

Le recours excessif à l'agir ou le soi-disant TDA/H vu dans une perspective psychodynamique : quelques cas illustrant la dynamique affective qui le soustend.

Introduction

Je veux tout d'abord remercier l'Association des étudiants doctorants de psychologie de l'UQTR de m'avoir invité à venir vous présenter mon point de vue sur ce qu'on a l'habitude d'appeler le syndrome TDA/H. C'est toujours avec grand bonheur que je me retrouve dans ces murs avec des jeunes comme vous pleins d'énergie et de motivation dans votre préparation à la pratique professionnelle qui vous attend au terme des vos études et à laquelle la plupart d'entre vous touchez déjà de façon ponctuelle par le biais d'activités de stage.

Permettez-moi d'entrée de jeu de faire une clarification au sujet du titre que j'ai donné à cette communication. J'ai présenté mon propos en faisant appel à la périphrase *Le recours excessif à l'agir (...) vu dans une perspective psychodynamique*. J'ai intercalé la mention *ou le soi-disant TDA/H*. Mon choix de mots, surtout l'expression quelque peu condescendante *soi-disant*, mérite honnêtement au moins quelques explications. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que le fameux syndrome occupe une place importante dans la pratique clinique contemporaine des troubles de l'enfance et de l'adolescence. De mon point de vue, c'est tout à fait dommage ; je dirais même que ce n'est pas du tout justifié. Je vous suppose en train de dire de moi : « D'où il vient celui-là, qui nage si témérairement à contre-courant ? » Il se trouve que je ne suis pas le seul à le soutenir. Je vous surprendrai sans doute si je vous disais que le pédopsychiatre qui a consacré une partie importante de sa vie à faire connaître le TDA/H et à faire en sorte que lui soit donné un statut nosographique (dans le DSM-IV, notamment) a fait une révélation tout à fait singulière au soir de sa vie, quelques mois avant de mourir (en pleine possession des ses facultés, je le précise). Je gage que vous n'avez jamais entendu son nom, ce découvreur du TDA/H ; il s'agit du docteur Leon Eisenberg, un américain, qui est décédé en 2009, à l'âge vénérable de 87 ans. Le Dr Eisenberg a occupé des postes importants dans deux universités américaines : il a été pendant près de 30 ans directeur du département de pédopsychiatrie du John Hopkins Hospital (suite au départ de Leo Kanner, le découvreur de l'autisme) et il été pendant plus de 20 ans professeur émérite à la Harvard Medical School. La révélation qu'il a faite en quittant ses fonctions à ce dernier endroit, c'est que « le TDA/H est l'exemple révélateur d'une maladie fabriquée » (*Der Spiegel*, 12 mai 2012). Pour préciser sa pensée, il confesse que le rôle du pédopsychiatre est de s'efforcer d'établir les raisons psychosociales responsables de comportements particuliers, une démarche qui prend du temps alors que « prescrire des pilules contre le TDAH est bien plus rapide. » Par « pilules », il entendait le Ritalin, bien évidemment.

La teneur de ce que je vais vous proposer dans cette communication se situe très exactement dans le prolongement de la proposition finale du Dr Eisenberg. Voilà pourquoi je me sens justifié de substituer l'expression TDA/H par celle évoquée dans mon titre :

« recours excessif à l'agir ». Pour être plus explicite, je dirais que j'agis ainsi parce que je ne peux d'aucune façon souscrire au statut d'affection mentale qui hélas ! est accordé à cet ensemble de comportements. Je ne nie d'aucune façon la réalité de ceux-ci, j'insiste là-dessus. Je propose tout simplement de les considérer comme des conduites d'appel à l'aide, ou encore comme des conduites de protestation ou encore et finalement, comme des tentatives de contrôler ou de faire disparaître l'anxiété consécutive à la rumination de désirs inavouables. C'est ma façon à moi de mettre en application la recommandation du Dr Eisenberg : « (...) établir les raisons psychosociales responsables de comportements particuliers », tel celui qui nous préoccupe aujourd'hui.

Le recours excessif à l'agir n'est pas l'apanage des sujets d'un mode de fonctionnement psycho-affectif particulier. Il n'est pas le propre d'une dynamique psychoaffective particulière. Pas davantage que l'alcoolisme, la conduite délinquante, l'habitude du jeu compulsif, l'impulsivité, la conduite agressive, etc. Ce constat revêt une grande importance car il permet d'entrevoir l'absolue nécessité de cerner le terrain ou le terreau d'où émanent les symptômes pour décoder leur sens et conduire la thérapie en conséquence. Le recours excessif à l'agir se retrouve chez les sujets des divers modes de fonctionnement affectif. Dans ma présentation d'aujourd'hui, je vais m'en tenir aux sujets de l'un ou l'autre des trois modes qui caractérisent la grande majorité des enfants qui viennent en thérapie ou en évaluation. Comme vous n'êtes pas tous familiers avec la nature de ces modes, je vais d'abord vous les présenter, ne serait-ce que rapidement. Ensuite je vais procéder à la présentation et à la discussion de cinq cas en tenant compte de leur mode. L'analyse du fonctionnement psychique de ces sujets va se fonder sur le jeu spontané et surtout sur les allégories produites au TAT. Je veux vous rappeler, si besoin est, que de la même manière que la médecine moderne peut compter sur des instruments merveilleux qui permettent de cerner ce qui se passe à l'interne du corps physique (radiographie, échographie, tomodensitométrie ou scan, laparoscopie, etc.), une pratique psychologique de l'évaluation ou de l'étude de la dynamique affective digne de ce nom ne peut absolument pas se passer de l'utilisation des tests projectifs. Ce sont là des instruments tout aussi merveilleusement efficaces que leurs cousins médicaux dans leur domaine pour l'étude de ce qui se passe « à l'interne », dans le psychisme d'un sujet. Je terminerai ma présentation en tirant un certain nombre de conclusions de la présentation de ces cas cliniques.

Une description rapide des trois modes qui prédominent au niveau de la population des enfants qui viennent en consultation

Pour rendre la tâche la plus simple possible, je vais présenter ces trois modes en décrivant comment chacun d'eux se manifeste dans les productions ludiques. Il faut toujours avoir à l'esprit que ces modes correspondent à un point du développement normal de l'enfant. Ce qui fait la particularité des enfants qui viennent en consultation, c'est que leur développement affectif s'est soit figé, arrêté à ce point, soit rendu problématique parce qu'ils n'arrivent pas à relever le défi qui caractérise la phase donnée, ne pouvant dès lors maintenir leur élan maturatif ou accéder au niveau d'équilibre des sujets bien portants de leur âge.

Le sujet oedipien met en scène de façon typique un affrontement entre deux camps dont l'enjeu est un personnage valorisé ou un objet de valeur (ce qui revient au même, car c'est le parent cible de sa quête amoureuse qui est ainsi symbolisé). Il se profile lui-même derrière l'un de ces deux camps, celui qui l'emporte; la figure parentale rivale, qui est derrière l'autre camp, essuie la défaite, à tout le moins au moment de la référence en consultation; ce déséquilibre en faveur du support identitaire va perdurer pour une bonne partie de la psychothérapie, en fait jusqu'à la phase du renoncement; dès lors la victoire sera concédée à la figure parentale rivale. L'angoisse de castration (de punition) se manifeste de différentes façons et elle est très souvent ce qui se trouve à la source des symptômes qui ont lancé le besoin de consulter. Il y a, chez l'oedipien, prise en compte de la dimension sexuée soit dans la présentation de soi, soit dans la façon dont l'autre est appréhendé (mère, père, autre éducateur). La dimension sexuée du thérapeute est manifestement reconnue et des manifestations transférentielles le révèlent abondamment. La mentalisation est généralement de très bon niveau. .

- **Le sujet anaclitique de haut niveau (phallique)** produit un scénario dont l'action révèle généralement le désir de reconnaissance narcissique phallique (désir d'être reconnu comme un grand, comme capable, comme habile, comme efficace, etc.). Ses allégories peuvent exhiber un affrontement entre deux camps, mais l'enjeu n'est pas le parent aimé passionnément, symbolisé ou non, mais bien plutôt la valorisation ou la promotion du soi dans l'une ou l'autre de ses facultés (ou prétendus talents). Elles peuvent également mettre le support identitaire dans la position d'un héros, de quelqu'un qui accomplit une ou des actions susceptibles de lui attirer l'admiration des proches. L'angoisse est essentiellement une angoisse de perte (d'objet ou de la considération de la part de cet objet).
- **Le sujet anaclitique de niveau médian** peine souvent à produire un scénario à cause de sa capacité réduite de mentalisation. Les scènes mises de l'avant renvoient généralement à une relation dyadique (mère – enfant) avec désir d'exclusion (quelques fois par mort, le plus souvent par éloignement) du rival ou des rivaux anaclitiques. La figure paternelle (v.g. le père ou le conjoint de la mère) peut être vécue comme un rival de ce type, tant pour le garçon que pour la fille. L'angoisse est de perte d'objet ou d'abandon. Le sujet de ce niveau hésite entre « grandir » ou rester un tout-petit et il choisit cette dernière direction. Dans ses productions ludiques, il se met habituellement dans la peau d'un sujet beaucoup plus jeune, parce qu'il est persuadé que c'est en gardant le statut et la manière d'être d'un tout petit qu'il va pouvoir recevoir le surplus d'attention et d'affection qu'il recherche ardemment. Il a tendance à imaginer un scénario de « grand soir », de fête imaginée comme moyen pour combattre les sentiments de solitude, de vide affectif qui l'habitent et pour se donner l'impression que le désir d'être aimé va être satisfait¹.

¹ On trouvera une présentation plus détaillée de ces modes de fonctionnement et de ceux qui leur sont antérieurs ou qui sont plus primitifs (anaclitique de bas niveau et mode confusionnel de type schizophrénique) dans certains de mes ouvrages publiés jusqu'ici, notamment Bossé, 2003 ; Bossé, 2011 ; Bossé, 2012 et Bossé, 2014.

Cas Raphaël: 14 ans (oedipien)

Quelques données de l'anamnèse

Raphaël a 14 ans. Il est en Secondaire 2. Ses parents l'amènent en consultation parce qu'il présente à leurs yeux une grande timidité et une gêne excessive. Il a cette manière d'être depuis longtemps. Il est cependant plus renfermé depuis ses onze ans, depuis selon eux qu'on a découvert qu'il était diabétique. Notons que la même année, la famille a déménagé, ce qui a éloigné Raphaël de ses amis. L'adolescent n'a pas véritablement d'ami présentement, passant beaucoup de temps avec son frère de 4 ans. Il n'a pas eu de réactions particulières à l'arrivée de son frère. Il a cependant vécu avec plus d'émotion la perte de son grand-père; on a alors été surpris de le voir pleurer. Au primaire, on a reconnu qu'il avait recours à l'agir de manière excessive; il a été mis sous Ritalin, puis sous Concerta et actuellement, il prend du Vivance. Il enfreint souvent les règles, ne se soucie pas des consignes régulièrement, tend à mentir et ce, surtout depuis son entrée en secondaire. La mère doit surveiller sa glycémie, car il le fait souvent de façon brouillonne. Il fait des activités avec son père, aller à la pêche notamment. Sur le plan de l'accès à l'intimité, les parents décrivent leur attitude comme libérale; c'est plutôt « portes ouvertes » dans la maison.

TAT

1- « Ouais, une petit gars qui regarde le violon. I' a toujours essayé d'être bon mais tout le monde le trouvait poche. I' se demande ce qu'i' va faire de son avenir ».

Cette allégorie a été analysée en tout dernier lieu, comme il est préférable de procéder dans le cas où le travail interprétatif peut emprunter plusieurs directions. Raphaël nous décrit de manière métaphorique l'état d'inquiétude qui est le sien, parce qu'à cause de ce qui s'agite en lui et qui lui paraît insoluble, il n'arrive pas à faire justice à son potentiel (pourtant magnifique). Il confie à quel point il s'inquiète de ce qu'il va faire dans la vie.

2- +++ « Un gars agriculteur qui, à chaque matin, va chercher son cheval pour aller chercher des légumes dans le champ pour nourrir la femme et la fille et après, la fille s'en va à l'école ».

Le support identitaire est le gars agriculteur, qui assume les rôles d'un mari responsable et d'un père efficace. La figure paternelle n'est pas dans le paysage. L'allégorie qui suit indique ce qu'il est advenu d'elle...

3BM – « La fille est triste et en dépression parce qu'à un moment donné, i's sont partis à l'épicerie et son mari est mort dans sa face. Elle a commencé à déprimer et elle est tombée dans le coma et depuis, en dépression ».

L'hypothèse à retenir serait que c'est la figure maternelle qui se profile derrière la fille en dépression suite à la mort (souhaitée par Raphaël) de la figure paternelle.

4- « Du monde qui prend des photos des artistes. I's sont dans un studio en train de se faire poser. I's arrivent pas à bien se placer pour prendre une photo. Finalement i's ont réussi à prendre une photo ».

Serait-ce la photo du couple imaginé en 2 ? Il se pourrait que la difficulté « à bien se placer » manifeste le malaise ou la culpabilité ressentie suite à ce qui a évoqué dans les deux allégories précédentes.

5- « Ses enfants sont partis jouer dans la maison. Elle les appelle pour souper. Elle les cherche. Quand elle appelle, i's répondent pas. I's finissent par arriver une heure après ».

La figure maternelle pourrait bien appeler les enfants qu'elle assume avec le support identitaire.

6BM- « Dans une église parce que quelqu'un dans la famille est mort. Monsieur s'en va s'excuser devant la madame parce que son mari est mort ».

*La culpabilité refait surface dans cette allégorie et d'une manière plus évidente. Il n'est pas difficile en effet de deviner l'identité de la personne de la famille qui est morte : c'est le mari de la figure maternelle, c'est-à-dire la figure paternelle. La culpabilité s'exprime clairement: « Monsieur s'en va **s'excuser** devant la madame parce que son mari est mort ». Si le support identitaire voit la nécessité de s'excuser auprès de la figure maternelle de la mort du mari de celle-ci (et donc, de son propre père), c'est qu'il s'en sentirait responsable si la chose arrivait vraiment comme il le souhaite.*

7BM- « C'est le père et le fils – (hésitation) assis sur le divan à regarder une émission de skidoo. Le fils demande au père d'aller faire du skidoo ensemble parce que ça a l'air le fun ».

Le support identitaire (le fils) aimerait bien être rassuré sur les sentiments de la figure paternelle à son endroit. Il souhaite au fond que le père ne lui tienne pas rancune du souhait de le voir mourir qu'il l'habite.

8BM- « Un gars qui a eu un gros accident. À l'hôpital, i' est en train de se faire opérer. Sans faire exprès, les médecins ont mal fait l'opération parce que c'est la première fois qu'i's faisaient ce genre d'opération. Pis i' est mort ».

Le souhait que le père connaisse un destin funeste est une nouvelle fois exprimé dans cette allégorie.

10- « Un gars et une fille qui viennent de se marier. Là, quand i's arrivent pour célébrer, i's peuvent plus partir parce que le char a été volé. Obligés d'appeler un taxi, i's vont attendre deux heures ».

Le support identitaire et la figure maternelle (elle se profile derrière la fille) convole en justes noces. Le mouvement castrateur s'affiche tout de suite : le « char » a été volé ; ayant fait appel à un taxi, ils devront attendre deux heures pour aller célébrer l'union.

11- « Un petit pont de pierre étroit. I' y a des chevaux au bout et la colline s'effondre. I's peuvent pas passer parce que les pierres bloquent le chemin. Deux chevaux meurent et deux autres sont blessés. I' y en a un qui réussit à traverser le pont. I' a sauté par dessus ».

Le mouvement castrateur continue de s'afficher dans cette traversée périlleuse ; des chevaux meurent et deux autres sont blessés. Un quatrième réussit à franchir le pont, sautant par dessus. Bien évidemment, c'est le support identitaire qui s'en sort indemne, malgré la gravité de la situation (châtiment craint).

12BG- « Ça, c'est bateau échoué parce que l'eau a baissé, plus d'eau pour y aller et c'est trop long avant que l'eau revienne et la barque est trop pesante. Elle est envahie par les bibittes et le gars est porté disparu ».

La figure paternelle est une nouvelle fois placée, sur le plan imaginaire, dans des conditions qui s'avèrent funestes : il est porté disparu. Ne pourrait-on pas faire l'hypothèse que dans cette situation imaginée, ce soit le support identitaire qui subit le châtiment mérité ? La chose est peu probable de la part d'un oedipien, parce que dans une telle éventualité, celui-ci laisserait le champ libre au papa pour continuer de jouir de l'amour de la mère ; de ce fait, il aurait alors cessé de présenter les symptômes qui le tenaillent.

13B- « Un petit gars dans une cabane dans les arbres. Lui, i' aimerait avoir un ami pour jouer dedans. Mais y a personne. I' se demande comment faire pour se trouver un ami. Finalement, i' en trouve un et ils jouent dans la petite cabane ».

Le support identitaire éprouve un nouvel accès de culpabilité consécutivement au contenu de l'allégorie précédente. Le papa ne lui a-t-il pas bâti cette cabane dans les arbres, lui témoignant ainsi son amour ? Raphaël peine à supporter la distance entre son papa et lui. La solitude qui en découle lui pèse énormément. Il lui faut trouver un ami pour la faire disparaître. Il n'est pas impossible que cet ami trouvé soit le papa, comme l'a laissé entrevoir l'allégorie produite en 7BM.

19- « Une petite île où le monde peut pas sortir parce qu'i' y a pas de bateau. L'eau « fesse » fort et les maisons se remplissent. Y en a qui habitent dans le sol, comme des magiciens et d'autres personnes à la surface de l'île ».

Raphaël produit devant cette planche une allégorie qui présente le même contenu latent que celle donnée en 11 : la culpabilité qui l'habite lui donne l'impression d'être prisonnier de conditions dangereuses. Il souhaiterait sans doute découvrir une recette magique apte à le placer hors d'atteinte de cette anxiété qui « fesse fort » et qui gagne en intensité.

16 (Blanche)- « À l'Halloween, un petit gars qu'on pensait qu'il avait un costume mais c'était son apparence pis les gars en avaient peur et il n'avait pas d'ami. Tout le monde lui donnait des bonbons parce qu'ils en avaient trop peur ».

Le support identitaire (« un petit gars ») a vraiment vilaine apparence ; il fait peur et il n'a pas d'ami; si on lui donne des bonbons, c'est pour qu'il s'en aille, qu'il quitte la place. À l'aide de cette métaphore, Raphaël décrit la manière dont il se sent intérieurement et dans ses relations avec les autres ; il précise à quel point il se perçoit comme affreusement laid, comme effrayant même et comme condamné à la solitude. C'est la culpabilité ressentie suite aux désirs entretenus de voir disparaître son papa pour hériter de la place de celui-ci près de sa mère qui se profile derrière ce profond malaise intérieur. Ce malaise, Raphaël tente de le calmer ou de le gérer le mieux possible en ayant recours à l'agir de façon excessive. Voilà la réalité dynamique qui s'agite en lui et qui le rend plus ou moins insupportable aux gens qui l'entourent.

Jeu libre.

Raphaël choisit le château de pirates, puis des personnages. Il prend un cheval et 6 personnages. Il leur donne un équipement, genre casques et épées. Il place une princesse au haut de la tour. Elle est gardée par 2 gardes, un en bas et l'autre dans la tour, tout en haut près de la princesse. Trois soldats sont en bas et ils veulent prendre la princesse. Deux sont armés et un n'a pas d'arme. Ce dernier attaque en premier et il se fait tuer par le premier garde. Le second parvient à tuer le premier garde mais le second garde parvient à le tuer car il a une épée spéciale. Le deuxième soldat se fait tuer par lui. Le troisième, qui possède une armure, parvient, lors du combat, à faire tomber le deuxième garde de la tour. Il s'empare alors de la princesse et l'amène dans un royaume où ils deviendront roi et reine du village.

Commentaire donné en supervision

Le jeu libre met en scène un affrontement entre deux clans (les soldats étant le support identitaire et les deux gardes figurant le rival paternel) pour un enjeu, la princesse, symbolisant la mère oedipienne. Le soldat avec une armure va convoler avec la princesse et les deux deviendront roi et reine du village. Pas de doute possible sur la nature du fonctionnement affectif du garçon: il est oedipien. Raphaël n'a pas renoncé à la victoire dans son combat contre le père pour la possession du "coeur" de la mère. Il est habité par une très forte culpabilité (à l'endroit du père) suite à sa quête de la victoire oedipienne; il se peut fort bien qu'il vive son handicap à la main et même sa condition diabétique comme une punition méritée (construction après-coup). Il est derrière le laboureur devant la planche 2 du TAT; la figure paternelle est reconnue comme décédée en 6BM et en 8BM, le monsieur (support identitaire) s'excuse auprès de la madame de la mort de son mari; il faut bien sûr reconnaître ici une position qui trahit la culpabilité de Raphaël d'avoir souhaité la mort ou la disparition de son père. L'angoisse de castration (ou de punition) est très présente dans le TAT: en 1 (anxiété de performance et interdiction de réussite), en 10 (les mariés se font voler leur voiture!!!), en 12BG, en 19 et en Blanche. On peut retenir l'hypothèse que l'arbre qui a reçu un

coup de canon dans son tronc dans le Maison – Arbre – Personnage est soit la figuration symbolique du tort causé au père, soit l'expression symbolique de la punition méritée pour avoir souhaité un destin funeste à celui-ci.

Bryan 11 ans (oedipien)

Éléments tirés de l'anamnèse :

- Il est le deuxième enfant d'une famille de 4 ; les parents vivent ensemble.
- en janvier et février 2011, Bryan a été évalué par deux neuropsychologues, qui ont diagnostiqué un trouble déficitaire de l'attention avec impulsivité; à ce moment, aucun test n'a été administré au niveau affectif pour vérifier s'il rencontrait des problèmes dans ce secteur.
- Il parle continuellement et a toujours été ainsi depuis l'enfance. Il pose beaucoup de questions pour se rassurer. Par périodes, il posait des questions, par exemple : en tenant une pinte de lait : « Est-ce que c'est du lait? » et il pouvait le demander trois fois. La même chose pour tout objet dans la maison qui est banal, qu'un enfant de son âge connaît. Madame s'en est énormément inquiétée, se demandant même si il avait des problèmes au niveau intellectuel.
- Il est calme, mais il a besoin d'attention.
- Il prend actuellement du Biphentin, mais le tout s'enligne pour une prescription de Strattera. Il est plutôt en phase de transition. Le Strattera sera donné à une dose de 10mg.
- Il ne présente pas de problème de comportement; il a toujours des « A » à l'école; il est très persévérant.
- Depuis cinq ans, sa scolarité est difficile. Son estime de soi est en chute libre; il a vu une orthopédagogue; il n'aime pas aller à l'école, il dit qu'il ne comprend pas, ce qui est étonnant, compte tenu de ses résultats.
- Il a un monde imaginaire débordant, plus important que la réalité; il construit, il s'invente des histoires, il se déguise.
- Il a peu d'amis ; ce sont toujours les mêmes. En fait, il en a un : Raphaël, qui est suivi en orthopédagogie également; il est gêné d'approcher les autres qui n'ont pas de difficulté. Il se sent plus à l'aise avec les enfants qui ont des difficultés; il a de toute façon du mal à aller vers de nouvelles personnes;
- Il a tendance à toucher à tout;
- Il parle tellement et pose tellement de questions que Madame dira que cela lui tombe sur les nerfs.
- Au mois d'août, il n'arrivait plus à dormir ; il pleurait tous les soirs, après que Madame eût fait les achats scolaires. Il faisait donc de l'insomnie et il était inquiet parce que cette année, il devait changer de pavillon en raison de son âge; Il se retrouve dans le pavillon des enfants qui présentent des troubles de comportement et des problèmes d'apprentissage, ce qui le rend anxieux. Il a pleuré à la rentrée et il avait besoin de se faire rassurer par son ami Raphaël. L'enseignante de cette année s'entendrait bien avec lui.

Jeu libre : Bryan produit un scénario dans lequel deux camps s'affrontent : celui du shérif et de ses gardes (ce clan étant son support identitaire) et celui des méchants qui veulent s'approprier le château appartenant au shérif ainsi que le trésor caché dans la grotte et gardé par le dragon (autre support identitaire). Bien évidemment, la figure paternelle rivale se profile derrière le camp des méchants ; elle apparaît également derrière les chasseurs de dragon. La mère aimée passionnément est figurée elle aussi par deux entités : le château et le trésor de la grotte. Avec son double plan (l'un tournant autour du château et le second autour de la grotte), l'allégorie produite par Bryan est l'une des plus élaborées et des plus raffinées qu'il m'a été donné de lire en plus de quarante ans de pratique clinique. Pour l'analyser à sa juste mesure, il me faudrait consacrer au moins la moitié du temps qui m'est imparti pour cette communication. J'en viens donc à la manière dont le scénario se termine : après de multiples rebondissements et retournements de situation, les méchants sont finalement neutralisés, repoussés pour de bon et les chasseurs de dragon, anéantis. Le shérif garde possession de son château et le dragon maintient la garde du trésor. Le support identitaire triomphe donc sur les deux plans.

TAT (pour ce cas, je vais privilégier l'interprétation de quelques productions seulement pour ne pas allonger indument cette communication ; je vais m'attarder surtout aux allégories données devant les dernières planches]

3BM : « C'est quelqu'un qui pleure... c'est une madame qui s'était mariée... Son mari lui faisait plein d'autres affaires dans son dos. I' buvait de la bière, tout le temps. Un moment donné, i' était tellement saoul qu'i' était parti de la maison, parce qu'i' allait tout détruire et casser plein de chose. La madame, elle pleurait, pleurait tout le temps. Un moment donné, son mari est revenu, i' s'est excusé, i' a dit qu'i' referait plus jamais ça. Mais i' a recommencé. La madame était tellement triste qu'elle était partie en voyage. En voyage, elle s'était trouvé un autre monsieur pis i' était ben gentil pis i's se sont mariés. »

Bryan dépeint le sort que la figure maternelle est susceptible de connaître ou a connu avec le rival paternel; il se profile lui-même derrière le monsieur bien gentil que la maman va rencontrer et avec lequel elle va se marier.

Planche 7 BM: + « C'était un fils, ... son père était musicien. Pis son père, i' jouait de l'orgue. Pis là, i' est rendu... son père est rendu qu'i' entend pus bien, qu'i' est sourd. Le jour où le père commence à être ben, ben, ben malade, à cause qu'i' faisait ben froid, ben, i' a dit à son fils, que lorsqu'il mourrait, i' aimerait ben ça qu'i' prenne sa place comme musicien. Pis là, son fils a pris sa place comme musicien quand i' est mort, pis i' est rendu une vedette ».

Il nous apparaît que c'est un tel désir de remplacer le père dans « le cœur » de la mère qui se cache derrière cette élaboration de Bryan, l'amour oedipien de la mère étant figuré par la place près d'un instrument de musique.

Planche 8BM : « Hein! (++) C'est un petit gars, qui s'appelait Jean. Pis lui, i' faisait souvent des cauchemars. Pis une nuit, i' a fait un cauchemar super écoeurant. C'était son pire cauchemar. I' avait imaginé que c'était lui quand i' s'était endormi et qu'à minuit, y avait des méchants monsieurs qui, à chaque enfant, à la main gauche, i's coupaient toutes les doigts. Pis il y avait un autre monsieur à côté de l'autre qui avait une lumière pour l'aider à voir. Pis quand le petit gars c'est réveillé, i' avait regardé ses doigts pis i' les avait toutes. C'était juste un rêve. Après i' est allé voir sa maman, pis i' lui a dit : 'Je suis bien' ».

Si on avait des doutes quant à la possibilité qu'un garçon puisse utiliser le personnage objet de l'opération comme support identitaire, la production de Bryan présente tout ce qu'il faut pour les dissiper. Voilà un petit oedipien habité par la culpabilité et une angoisse de punition (castration) des plus intenses. Cette production s'inspire probablement des cauchemars qui hantent le sommeil de ce garçon.

Planche 11 : « C'était dans le temps des vikings; à chaque année, i's organisaient un genre de défi qui prenait une bande d'hommes qui étaient assez courageux pour aller recueillir une griffe de dragon, pour faire les cornes de viking. I' pourra être chef de tribu, quand le chef va mourir. Pis là, le chef a dit : 'I' faut que vous rapportiez la griffe du dragon noir'. Y a un gars qui dit : 'Pourquoi i' faut prendre la griffe du dragon noir, pourquoi pas une autre sorte de dragon? - Parce que c'est écrit dans mon livre que c'est le tour du dragon noir. Pis c'est le plus rare de tous les dragons, pis j'ai confiance en vous de trouver une griffe de cette sorte de dragon-là'. Pis là, le gars dit : 'Ok, chef'. Pis là, i' va partir. I' amène un livre avec lui, le livre des grands dragons. I' lit à la page des dragons noirs qu'i's se trouvent à la chute de la mort, l'endroit le plus dangereux de la terre. Pis y a plein de volcans partout. Ils y vont, i's marchent, i's marchent, 50 km. Pis là, i' [le gars] dit : 'Nous voilà à la chute de la mort. Préparez-vous, les gars'. Il y va. I' dit : 'Regardez, il y a un pont. Ben tant mieux'. Ils s'en vont sur le pont. Le gars dit : 'J'ai une bonne idée : chacun, on s'attache avec une corde avec des pics pour grimper'. I' lance le crochet; ça s'accroche en haut de la chute d'eau. Pis là, chacun se laisse tomber de même dans le vide, pis ils arrivent dans une grotte de l'autre bord de la chute. Pis là, i's voient que le plafond de la grotte bougeait. Eux, i's marchaient tranquillement. Pis à un moment donné, i's ont senti un gros vent par en arrière. Pis i's se demandaient c'était quoi. I's se sont tous retournés, pis encore un gros vent. Pis quand i's se sont retournés, i's ont vu le dragon noir. Y a du feu qui dépassait de ses narines. Pis i' était sauvage avec tout le monde, pis i' mesurait 50 m. de long et de haut, comme deux maisons de deux étages de haut. Pis là, le dragon, i' commençait à marcher vers eux. Eux, i's s'enfuyaient. Le dragon court après eux. Pis là, i' sort de la grotte par une autre petite issue; après ça, le dragon avec ses grosses mains, i' est rendu de l'autre bord de la chute. Y avait comme un pont. I' courrait, courrait, courrait, pis le dragon s'est envolé pis i' volait au-dessus d'eux. Le chef de la petite bande a dit : 'Attendez, si on s'en va, on n'aura pas notre griffe de dragon'. Tout le monde dit : 'C'est vrai'. Pis là, i' dit : 'Est-ce qu'il y a quelqu'un qui a encore sa corde d'escalade?' Y en a un qui dit oui. (il se lève debout et me mime la situation). I' fait tourner la corde; la corde s'accroche après les griffes du dragon, pis i's tirent, pis les griffes tombent. I's prennent toutes les quatre. Le dragon a full mal, pis i' leur crache du feu dessus. Un

monsieur est mort. Pis un autre. Y en restait deux. Un avec des griffes... non trois. Celui qui avait les griffes dans son sac, i' meurt; l'autre prend son sac; i' part à courir dans son village, pis i' pogne le dragon dans une cage. Tout le monde dit : 'Ouais ouais!!!'. Le chef veut voir ce qu'il a rapporté; le gars ouvre son sac et il montre quatre griffes de dragon. Le chef lui dit : 'Tu seras le prochain chef'. Le dragon se libère; ensuite, i' pogne dans sa bouche le chef pis i' l'avale pis i' crache du feu partout; toutes les maisons des vikings brûlent. Le gars se souvient que son père [le chef qui vient d'être avalé] lui a dit que si on ouvrait la griffe d'un dragon noir, il y avait dedans du jus paralysant. I' l'avait cassée en deux, la griffe. Pis i' a lancé le jus paralysant sur le dragon. Le dragon était paralysé. Un an plus tard, le village était redevenu tout comme neuf. Pis celui qui avait les quatre griffes, i' était devenu le chef ».

Bryan voit la situation comme étant celle d'un affrontement entre deux camps, i.e. celui des gars ou de la bande de gars (le support identitaire) et celui du dragon (la figure paternelle rivale). L'enjeu correspond la matière précieuse se trouvant dans les griffes du dragon ; il nous semble que c'est la position d'amoureux de la mère qui est ainsi représentée. La mère est dans les griffes du dragon de père. Le père se profile également derrière le personnage qui initialement est le chef du village, celui qui lance l'opération ou le concours. Cette seconde façon de représenter le père se rapporte aux aspects positifs de la relation du support identitaire avec la figure paternelle, aspects qui ne sont pas touchés par la rivalité oedipienne. Il se trouve que cette seconde figure du père disparaîtra au profit de la première, le dragon, ce qui laissera le champ libre au vainqueur de l'affrontement (le support identitaire) pour investir la fonction de chef, en possession du matériel jadis contenu dans les griffes du dragon, c'est-à-dire le « cœur » de la mère.

Planche 12BG : « Ça a plus l'air d'un baril coupé en deux ou d'un cercueil ou d'une chaloupe... C'est un petit gars, que lui, le jour de sa fête, i' a eu un lapin. Quand son lapin est mort, i' l'a enterré pis i' a planté un arbre à côté de là où le lapin était mort. Pis là, i' faisait toujours un tour de chaloupe à côté de son arbre. Parce qu'à côté de l'arbre, i' avait une chaloupe. Quand i' se promenait, i' avait toujours le goût de pleurer parce qu'i' s'ennuyait de son lapin. Tout à coup, i' entend un bruit dans le bois et i' se demande c'est quoi. Pis après ça, i' voit que c'est un lapin qui ressemble beaucoup à son autre lapin qu'il avait avant. I' s'approche du lapin. Le lapin s'approche. I' l' prend dans ses bras. Le lapin n'est pas méchant, pis i's sont devenus amis.

Dans le prolongement de sa longue allégorie donnée devant la planche 11 (Les griffes du dragon noir), Bryan présente un récit centré sur la difficulté d'un petit gars (son support identitaire) aux prises avec un deuil extrêmement difficile : son lapin est mort. Nous faisons l'hypothèse que ce lapin représente l'amour oedipien de la figure maternelle. Il semble avoir réalisé à un certain moment, que la quête de cet amour n'allait pas connaître l'aboutissement souhaité. Il n'a cependant pas renoncé pour autant; il espère toujours : la preuve en est bien qu'il a retrouvé un lapin tout à fait semblable au premier. La relation psychothérapeutique en est-elle trop à ses débuts pour qu'on puisse retenir l'hypothèse que le nouveau lapin ne serait rien d'autre que le « cœur » de la psychothérapeute qui ferait l'objet de ce nouvelle quête amoureuse? À ce moment de l'évaluation (2^{ème} séance), rien n'interdit de retenir cette

hypothèse, d'autant plus que l'arbre tout près duquel est enterré le premier lapin pourrait fort bien représenter la figure paternelle. La suite de la thérapie permettra de voir ce qu'il en est véritablement. Quoi qu'il en soit, l'allégorie présente une teneur incontestablement oedipienne.

Planche 13B : « Ça a l'air dans le temps des colons français. C'était un petit gars que lui, i' trouvait que sa vie était plate, parce qu'i' avait toujours rien à faire. La seule chose qu'i' aimait faire, c'est sortir sur le bord de la porte pis regarder tout ce qui se passe. Pis là, un moment donné, quand les Anglais sont arrivés, i' était toujours là à regarder, pis i' était plus vieux. I' se demande dans sa tête : 'Qu'est-ce que je pourrais bien faire? Je pourrais aller aider les Français pour vaincre les Anglais?' I' se prend un fusil pis i' y va. Pis là, i voit que les Anglais ont capturé sa mère. Il se met à poursuivre les Anglais. I' voit sa mère; les Anglais l'embarquent dans leur bateau, pis i's s'en vont avec. I' s'en va vite prendre une chaloupe pis i' rame jusqu'au bateau. A côté du bateau, i' grimpe, i' est toujours avec son fusil. I' voit sa mère accrochée au mat. I' était pas content. Pis là, i' voyait combien les Anglais riaient de sa mère et crachaient dessus. A côté de lui, il y a un garde; avec ses doigts, il le paralyse. Après ça, i' prend son costume et i' se déguise en Anglais. I' s'en va attaquer les Anglais pis i' leur tire tous dessus. Le fils de la madame a décidé de détacher la mère. Le capitaine leur demande de quoi il s'agit. La chaloupe n'est plus là, alors ils [le petit gars et sa mère] sautent en bas du bateau pis i's nagent jusque à la terre. Pis i's retournent chez eux ».

Avec sa verve habituelle, Bryan raconte les péripéties de son support identitaire (un petit gars du temps des colons français) dans son affrontement avec les Anglais. Derrière ceux-ci, nous n'avons pas de difficulté à reconnaître le père rival, qui a fait de la mère sa prisonnière. De manière métaphorique, Bryan nous décrit le sort cruel qui est le lot de la figure maternelle aux mains de la figure rivale : la mère est accrochée au mat, elle est la risée des matelots, elle est la cible de leurs crachats. Le « petit gars » fait preuve d'astuce et de courage; il parvient à la libérer du joug du père. Ensemble, ils s'enfuient et retournent chez eux sur la terre ferme.

Planche blanche : Bryan : « C'est une histoire vraie. I' fallait aller à l'hôpital pour mon frère ; pour remettre des papiers, pis i' fallait descendre par l'ascenseur. Pis j'avais pas vu qu'il y avait une porte de l'autre bord. Maman sort de l'ascenseur, pis moi, je reste pris dans l'ascenseur. La porte s'est fermée, pis j'ai resté tout seul en montant. Des madames ont rentré et me demandaient ce que je faisais là. J'ai dit : « J'ai manqué ma porte ». Après j'ai redescendu en poussant le bouton. Ma mère était super stressée et elle m'a dit : « Donne-moi toujours la main ».

Il s'agit d'une sortie avec la maman (sans la présence du papa!) qui aurait pu mal tourné. Dorénavant, il faudra marcher main dans la main avec elle. Le petit oedipien est ravi ...

Analyse de la dynamique affective de Bryan

L'analyse des productions projectives démontre que Bryan est doté d'un mode de fonctionnement affectif typique d'un garçon bien portant de son âge. Ce garçon n'a toutefois pas renoncé à être l'homme de sa mère, à la place de son père. Cette ambition secrète est cependant

source d'anxiété pour lui : il se sent en situation de porte-à-faux vis-à-vis de son papa, pour lequel il a énormément de considération et d'affection. À plusieurs reprises dans les épreuves thématiques et dans les jeux libres, il se fait apparaître comme le sauveur de sa mère (symbolisée ou non) livrée aux mains ou aux griffes d'un être malveillant. Il élabore d'ailleurs ce scénario devant des stimuli qui, habituellement, ne suscitent pas des productions de ce genre. Il arrive quelquefois que la figure paternelle fasse également l'objet d'un sauvetage par le sujet qui le représente, comme s'il voulait soit se montrer supérieur à elle soit assouvir la culpabilité qu'il ressent à vouloir s'attaquer à elle pour la déloger du coeur de la mère. Le recours excessif à l'agir vise à calmer ou à contrôler le niveau d'anxiété causé par ce complexe de désirs inavouables et à chasser l'idée qu'une punition méritée de ce fait va finir par lui tomber dessus, à moins que ce ne soit une stratégie inconsciente pour l'éviter (par un châtement auto administré moins affligeant à ses yeux). Cette anxiété surgit avec force dans toute situation de nouveauté; Bryan ne peut alors qu'anticiper négativement le déroulement des événements. Une psychothérapie est absolument incontournable. Si rien n'est fait sur ce plan, quel gaspillage de talent s'ensuivrait, car on peut affirmer sans craindre de se tromper que ce garçon est vraiment bien doté au niveau intellectuel. C'est également un garçon à la sensibilité très riche.

Zachary, 9 ans (anaclitique de haut niveau : phallique)

Motif de la référence: trouble de nature obsessionnelle compulsive qui est présente depuis un an et demi et qui va en s'aggravant. Il s'agit surtout de pensées intrusives et de réactions aux nombres impairs. Les parents vivent ensemble; ils ont un deuxième fils, qui est plus jeune que Zachary.

Jeu libre

Le bateau de pirates est sur l'eau. Les enfants sont réveillés; ils veulent sortir de leur lit. Ils voient un couteau; un enfant va le dire à son père qui lui répond : "Va te coucher, il est tard". L'enfant va se coucher. Les pirates montent pour voir s'il y a des roches. Ils s'en vont explorer une grande montagne! En chemin, ils vont se baigner! L'enfant sort de sa chambre et conduit le bateau. Quand les pirates se tournent, le bateau est loin. Le pirate qui est dans le mat les cherche. Les pirates nagent vite et ils reviennent. Ils vont à la grande montagne. Ils trouvent beaucoup d'or et de diamants.

Le support identitaire est l'enfant qui n'arrive pas à se faire entendre du père au sujet de la présence d'un couteau. Dans le voisinage, il y a des pirates qui envisagent d'explorer une grande montagne. Le support identitaire accomplira l'exploit d'aller conduire leur bateau et leur permettre d'aller sains et saufs à la découverte d'or et de diamants. Cette allégorie laisse voir le désir de comblement phallique de son auteur et l'attitude inadéquate du père à son endroit.

TAT

1- « I' est peut-être triste parce qu'i' voit quelque chose sur son pupitre, mais i' voulait pas avoir ça ou faire ça. I' doit faire quelque chose qu'i ne lui tente pas de faire. Peut-

être que ses parents disent : 'Joue au violon ; t'es bon'; mais lui, i' veut pas. (?) i' joue et i' est content; i' a gagné quelque chose ».

Le hiatus entre ce que le support identitaire veut avoir ou faire avec ce qu'on lui donne ou demande de faire est présenté d'emblée. Zachary semble dire : « Si au moins, mes parents m'encourageaient et me disaient que je pourrais réussir, je finirais par me mettre à la tâche et par réussir ».

2- « Une madame qui regarde ici; un garçon va proche d'une ferme. Une autre madame regarde de l'autre côté. La madame à l'avant a l'air triste. L'autre a l'air de dire : 'Va faire ça ; c'est la bonne décision (elle dit ça au garçon)'. Le garçon est surpris car i' regarde là et le cheval aussi ».

Il n'y a pas de structuration relationnelle explicite des personnages représentés sur l'image. Il se pourrait qu'il y ait deux supports identitaires : la femme [aux livres] qui est décrite comme triste ; elle symboliserait l'état intérieur de Zachary ; le second support serait le garçon, qui reçoit des indications sur la marche à suivre de la part de la deuxième femme. On peut faire l'hypothèse que celle-ci représente la mère intrusive, dominatrice ou peut-être même infantilisante.

3BM- « Elle est triste car elle voulait aller quelque part avec ses amis, mais elle peut pas; donc elle est dans sa chambre accotée sur son fauteuil et elle pleure».

Le support identitaire est cette fille triste (reprise de l'allégorie précédente) qui est empêchée d'aller quelque part avec ses amis. C'est l'incapacité d'être traité ou considéré comme un grand qui est pointée ici encore.

4- « Eux, i's sont contents. Lui, i' regarde quelque chose; elle dit : 'Qu'est-ce que tu regardes?' Elle le trouve beau; elle a pas l'air très contente. Peut-être que le garçon regarde quelque chose et elle dit : 'Qu'est-ce que tu regardes?' »

Rien n'indique qu'il s'agirait ici d'une situation de couple. Zachary utilise l'homme comme support identitaire. La femme pourrait fort bien être la figure maternelle ; celle-ci, même si elle trouve le support identitaire beau, ferait montre d'être insatisfaite et, de façon insistante et pratiquement intrusive, chercherait à savoir ce qui peut bien attirer son attention.

5- « Elle ouvre la porte; elle voit toute la chambre à l'envers; peut-être que ses enfants ont joué au baseball, au hockey, au tennis, aux pirates. I's ont fait exprès de faire du bruit ... I's ont comme 5 ans ».

On doit lire cette allégorie comme si elle était dans le prolongement direct de la précédente. Voici ce que la mère verrait de toute façon (son regard étant prédéterminé) si Zachary lui permettait de voir en lui: un monde à l'envers, désordonné, bruyant, le monde d'un petit, en somme.

6BM- « La femme regarde dehors ; quelqu'un partait avec son fils dans l'auto. I's l'ont attrapé. Le père est triste ; c'était un voleur d'enfant, une fille ou un garçon. Peut-être que quelqu'un est mort et que le grand garçon est triste parce que c'est arrivé. Oui, je pense que c'est ce que je viens de dire [qui est arrivé] ».

Il y a confusion au sujet de l'identité de l'homme : il est d'abord présenté comme le père puis, comme le grand garçon. Zachary se profile derrière l'enfant volé. Il ne ferait rien d'autre ici que de souhaiter que ses parents soient secoués psychologiquement par sa disparition, si jamais elle survenait : il aurait ainsi l'assurance qu'il était vraiment important pour eux. Il n'est cependant pas impossible, quoique moins probable selon nous, que le support identitaire soit les gens qui ont attrapé le voleur d'enfant, le genre d'exploit susceptible de susciter l'admiration des parents.

7BM- « Lui, i' dit un secret à lui; quelque chose de pas gentil sur ce qu'i' est en train de regarder, comme 'Ah, c'est quoi ça ?' ».

La figure paternelle adresse au support identitaire des propos dévalorisants. L'évocation de l'action de regarder (celle-ci a également été évoquée devant 2, 4 et en 5) peut fort bien laisser croire que les parents se laissent aller à des propos désobligeants au sujet de ce que Zachary regarde à la télévision ou sur son ordinateur, ce qui aggraverait encore davantage la piètre estime qu'il a de lui-même.

8BM- « Elle (avant-plan) et lui étaient des soldats. Elle a survécu mais lui avait un problème avec son bras ; donc, lui et lui ont fait quelque chose avec son bras...Peut-être qu'i' a le cancer. Lui après 3 jours, i' est normal. C'est peut-être son ami ou son chum ».

Le support identitaire est manifestement le personnage blessé au bras ou qui pourrait avoir le cancer. Zachary exprimerait alors son sentiment au sujet de son mauvais état psychique. Il aimerait pouvoir compter sur l'aide de quelqu'un pour guérir et retrouver sa capacité d'avoir des amis. La psychologue pourrait fort bien se profiler derrière le personnel soignant.

10- « Lui, i' donne un 'colleux' à cette fille-là et un bizou, parce qu'elle était triste, parce que elle a pu un ami ou a déménagé et qu'elle ne voit pu ses amis...C'est peut-être son père qui lui donne un 'colleux', parce qu'elle est triste ».

Le personnage triste qui a servi de support identitaire dans les trois premières allégories (planche 1, 2 et 3BM) retrouve son usage ici. Zachary souhaiterait pouvoir compter sur le support affectueux de son père pour affronter les difficultés qui sont les siennes au niveau des interactions sociales.

11- « Une grande montagne, beaucoup de roches. Des personnes essaient d'apporter un bœuf de l'autre côté du pont comme ça pour le manger. I's poussent et poussent, le bœuf est trop fort, i' s'échappe. Les humains ont attrapé cinq lapins et les ont mangés ».

Dans cette situation périlleuse et pour assurer sa survie, le support identitaire (« des personnes » ou « les humains ») s'est donné comme défi de faire avancer un bœuf au-delà d'un point stratégique ; malheureusement, la tâche n'a pas abouti comme souhaité : le bœuf s'est échappé et le support identitaire a dû se contenter de cinq lapins. De façon métaphorique, Zachary se désole de son incapacité d'être à la hauteur dans ce qu'il doit accomplir : souvent, à ses yeux, la montagne accouche d'une souris ou le bœuf se transforme en cinq lapins...

12BG- « I' y a juste un canot et un arbre. Peut-être que quelqu'un était allé quelque part et a laissé son canot là. (Où est-il allé?) Chercher des framboises, des bleuets, des pommes. I' a trouvé tous les fruits ».

L'espoir subsiste quand même chez le garçon de voir les choses changer : dans cette allégorie, son support identitaire en arrive à « trouver tous le fruits » souhaités.

13BG- « Peut-être que lui, ses parents ont dit : 'Non, t'as pas le droit d'aller à l'ordi' ou quelque chose. I' était pas content alors i' est allé à la porte de dehors, i' s'est assis...i' s'est dit des choses pas gentilles dans sa tête peut-être ou peut-être i's font un pique-nique dehors mais i' peut pas y aller parce qu'i' y a de l'alcool ou que c'est trop tard ».

Comme il n'a pas comblé les attentes parentales, le support identitaire s'est vu interdire l'accès à l'ordinateur. Dans la deuxième allégorie, il est tenu en dehors d'un pique-nique parce qu'on considère qu'il ne fait pas partie du monde des grands. Ces deux situations sont familières aux sujets en difficulté au niveau phallique.

19- « La personne regarde dehors parce qu'elle veut aller jouer; i' y a quelqu'un qui regarde aussi dehors, ...peut-être sa sœur, mais leurs parents disent de pas aller dehors car i' y a deux yeux, des longs bras..., que si i's vont dehors, peut-être que le monstre va les attraper. (?) Les deux sœurs vont pas aller dehors; après une heure, le monstre est tanné d'attendre...puis elles peuvent aller dehors ».

Cette allégorie révèle comment Zachary juge le comportement de ses parents à son égard : selon lui, ils se comportent comme s'il était une petite fille qu'il faudrait garder à l'intérieur de la maison et protéger contre un être menaçant rôdant aux alentours, monstre qui s'apprêterait à l'attaquer dès l'instant où elle se serait aventurée hors de leur vue.

16- « Quelqu'un au milieu à gauche, très énervé, car i' va jouer sa première partie contre une équipe au hockey mais son autre frère est triste; i' est jaloux car i' est plus jeune et i' ne peut pas jouer. Quand la partie est finie, i's reviennent à la maison; i's peuvent aller jouer au hockey au parc sur la glace ».

Le support identitaire est bien évidemment le frère plus jeune, qui ne peut jouer. Il doit se contenter de jouer au parc, c'est-à-dire en dehors d'un contexte où il pourrait se faire valoir véritablement aux yeux de ses proches et d'autres spectateurs.

Jeu libre supplémentaire

« C'est un patron avec ses deux employés. Le boss est content à son bureau. Un de ses employés veut faire un concours pour qu'on voie qui est le plus fort. L'autre employé, c'est un champion de course automobile. I' veut sortir faire le concours, mais son boss lui dit qu'i' ne peut pas sortir : i' doit finir de travailler. I' sort pareil, mais son boss est pas content ; i' va le chercher. Le gars, i' retourne à son bureau et i' travaille encore. Une semaine après, l'autre employé va lever des choses très lourdes, des milliers de livres. I' gagne le concours et i' reçoit l'argent : cinq milliards de dollars.

Après, le boss dit à ses employés : 'Je n'ai plus besoin de vous, j'ai mon argent maintenant'. L'employé [celui qui est très fort et qui a gagné le concours] répond : 'Non, c'est mon argent, c'est moi qui l'a gagné » - Je suis ton boss. - Non, c'est mon argent'. I' prend son boss et l'envoie par la fenêtre. I' dit : 'C'est moi le patron maintenant'. Tout le monde est correct avec ça, même le champion de course. Le patron trouve un autre job dans un autre édifice ».

Dans cette allégorie, Zachary manifeste de manière on ne peut plus explicite son désir d'être comblé phalliquement. Son support identitaire est l'employé qui veut s'absenter de son travail pour participer à un concours visant à déterminer qui est l'homme le plus fort. Il se voit refuser par son patron la possibilité de prendre part à ce concours et ce, pendant une semaine. Finalement, il en vient à pouvoir participer ; il gagne et hérite d'un prix d'une valeur de cinq milliards, somme que le patron considère comme devant lui revenir. Le gars refuse tout net et il se débarrasse du patron, prétendant être le nouveau patron, ce que tout le monde accepte. Il est fort probable que la figure paternelle frustrante (sur le plan du narcissisme phallique) se profile derrière ce patron intransigeant, qui refuse l'adoubement au support identitaire et qui voudrait même s'approprier les mérites de sa réussite (si jamais celle-ci survenait).

Maxime 9 ans (anaclitique médian)

Raison de la référence : les symptômes présentés sont d'un niveau très important : opposition, hyperactivité, inattention, agitation, impulsivité, labilité émotionnelle, problèmes d'apprentissage, défiance/agressivité. Ces symptômes sont présents depuis longtemps, selon la mère, qui rapporte qu'il a été un bébé très porté à pleurer et très actif. On note en outre actuellement une façon immature et inhabile d'entrer en relation avec les pairs. Le garçon n'a pas redoublé jusqu'ici mais il est présentement suivi en orthopédagogie.

Les parents vivent ensemble ; ils divergent d'opinion au sujet des méthodes éducatives : la mère est permissive (elle essuierait encore l'enfant lorsqu'il va à la selle) et le père est très autoritaire et exigeant. Il a des attentes très élevées au sujet de ses trois enfants, des garçons. Maxime se trouve à être le deuxième des trois, les deux autres ayant 11 et 6 ans respectivement.

TAT:

- 1- « Il était une fois un petit garçon qui avait cassé son violon et qui était fâché. (Finir?) Après, i' a toute cassé sur son passage. (Pourquoi est-il fâché?) Parce qu'i' a

cassé son violon. (Comment se fait-il qu'il l'a cassé?) Parce qu'i' l'a échappé à terre ».

Le support identitaire est habité par la colère suite au bris de son violon, bris dont il est lui-même responsable mais suite à une action malheureuse.

2- « Il était une fois, dans un désert, une ville pauvre. I' y a un champ dans une petite ville. I' y a eu une tempête de sable. Après, je vois un cheval. Après, toutes les maisons vont être détruites. La petite fille là, elle a 21 ans. (?) On dirait qu'elle a des livres dans la main. (Finir?) Toutes les personnes sont mortes et toutes les maisons sont détruites.

Maxime reconnaît d'emblée à la situation des caractéristiques négatives : désert, pauvreté de l'environnement. Une tempête de sable fait rage et elle détruit tous les maisons et fait mourir toutes les personnes. Il pointe la femme aux livres (« la petite fille ») en affirmant qu'elle a 21 ans. Il est fort probable que ce personnage est le support identitaire, car l'expression qu'il utilise pour la nommer ne conviendrait pas pour désigner la figure maternelle. Ce qu'il faut noter ici, c'est l'aboutissement de l'allégorie : destruction et mort.

3- « Un p'tit gars qui pleure. (Pourquoi il pleure?) Parce qu'à l'école, i' s'est fait écoeurer par les plus grands, par des ados. (Comment ça va finir?) Ça va finir qu'i' va dans sa chambre et pleure ».

Dans cette allégorie, le sentiment de solitude et la souffrance de Maxime sont manifestés de manière plus directe, moins symbolique. L'un et l'autre découlent de difficultés éprouvées au niveau des relations sociales. Le support des parents (ou des adultes de l'école) semble déficient.

4- « Je sais vraiment pas. C'est un gars et une fille, dans leur maison. J'sais pas ce qu'i's font. J'sais pas c'est quoi i' regarde, le garçon. C'est des parents. I's ont trois enfants, deux gars et une fille. Le gars, i' a l'air fâché après ses enfants. (?) Parce que i' ont fait quelque chose de mal. (?) Quelqu'un a donné un coup à l'autre. (Finir?) I' [ce dernier qui a reçu le coup] va avoir une pénitence et i' recommencera pus ».

Maxime est derrière celui qui a reçu le coup mais qui écope du châtime. Il prête à son support identitaire un sentiment d'injustice subie, une expérience qu'il vit vraisemblablement couramment à la maison dans ses relations difficiles avec ses deux frères, l'un plus vieux que lui, l'autre plus jeune.

5- « C'est une grand-mère qui avait 75 ans. Elle a entendu un bruit. Elle est allée voir. Après, elle est comme un peu surpris, la madame. (De quoi?) Parce que i' avait un bruit. Elle est allée voir, puis c'était l'alarme de feu ; ça fait qu'elle est sortie. La maison a toute pris en feu. Les camions de pompiers sont arrivés. (Finir?) C'est ça : les camions de pompiers sont arrivés ».

La figure maternelle est mise en difficulté : sa maison passe au feu. On ne peut savoir en toute certitude si les pompiers sont arrivés suffisamment tôt pour limiter les dommages. Certes, la figure maternelle survit mais sa propriété est drôlement endommagée. Il n'est pas osé de voir dans cette allégorie l'expression de la rancœur du garçon de ne pas être suffisamment aimé, de l'être moins que l'un ou l'autre de ses frères (ou peut-être des deux).

6BM- « Un gars et sa mère est là à côté ; la mère doit avoir 80 ans et le gars a 35 ans. La madame, elle serait surpris comme si y avait quelque chose de grave qui pouvait être arrivé. (Quoi précisément?) I' y a eu une inondation ; après, ça s'est arrêté et y avait pu personne. (Il y avait des gens?) Les personnes étaient dans leur maison et les maisons ont toutes été détruites. Les vitres ont été cassées et l'eau est entrée dans la maison. C'est ça la fin ».

Le support identitaire (le gars de 35 ans) se fait l'annonceur d'une mauvaise nouvelle à la figure maternelle : une inondation a détruit des maisons, l'une en particulier, dans laquelle pouvaient se trouver des êtres proches : il se pourrait que ce soit le sort funeste souhaité à la patrie qui est ainsi exprimé.

7BM- « C'est deux gars. Y en a un [le plus jeune] qui a l'air fâché parce que son fils est mort. (Comment est-il mort?) I' est mort par un feu ; i' était chez son ami et la maison a brûlée et lui, i' a pas eu le temps de sortir ça fait qu'i' est mort. (Quel âge avait-il?) 3 ans. I' était vraiment jeune. (Finir?) Tellement qu'i' était triste, le gars, i' voulait se tuer ; ça fait qu'i' s'est pas tué; i' est resté en vie. (Qui est l'autre monsieur?) C'est le grand-père ».

La clinicienne note qu'en élaborant cette allégorie, Maxime s'est essuyé les yeux, laissant voir qu'il était très touché par ce qu'il racontait. Questionné sur l'identité du personnage qu'il aimerait jouer si on faisait un film de cette « histoire », sans hésiter il répondit qu'il serait l'enfant de 3 ans mort dans l'incendie. C'est donc dire qu'il exprime le souhait que ses parents, particulièrement les figures paternelles (père et grand-père) soient habités par un grand chagrin dans l'éventualité de sa disparition précoce. Il aurait alors la certitude qu'il comptait vraiment pour eux, ce dont il doute actuellement.

8BM- « On dirait un petit gars. C'est comme des personnes. Son père a été tué parce que les ennemis là, i' ont pris un couteau et i' ont ouvert son ventre. Là, son fils, on dirait qu'i' est pas content. (Finir?) Son père est mort et i' est resté seul avec sa mère ».

Maxime se profile derrière le petit gars et peut-être également derrière les ennemis qui s'en prennent au père, compte tenu des sentiments ambivalents qu'il éprouve à l'endroit de celui-ci. Il n'empêche que le père (rival anaclitique) meurt, ce qui laisse au fils la possibilité d'une relation exclusive avec la figure maternelle.

10- « Je sais pas ce qu'i' se passe. +++ Une vieille personne, un parent et un garçon. (Qui est la vieille personne?) Son père. Le père dit un secret à son fils. Le père a 25 ans, pis le grand-père a 52 ans. (C'est quoi le secret?) ++++ J'sais pas. (Finir?) I' fait le secret que le père a dit. (Comment il se sent?) Après, ils se sentent bien ».

Secoué par l'angoisse de perte d'objet provoqué par le contenu de la planche précédente, Maxime met ici en scène un rapproché père – fils, au cours duquel le premier partage un secret avec le second (son support identitaire) et au terme duquel ils se sentent bien tous les deux.

11- ++++ « Je vois un trou là. On dirait une caverne et on dirait un bout de queue de dragon qui sort. Là y va rentrer. (Dans la caverne?) Oui. (Pourquoi?) Parce que c'est sa maison. Des roches ont tombé et là, i s'est blessé et là, i' a rentré chez eux ».

Cette planche réactive chez Maxime le sentiment d'être blessé, souffrant intérieurement, qui, comme le « garçon » victime d'intimidation en planche 3, doit panser ses blessures lui-même, sans le support de personne. Le dragon est bien évidemment le support identitaire.

12BG- « Je vois un arbre et un bateau. I' [le bateau] a été abandonné. (?) I' est brisé. (Comment?) I' a eu un trou ; le bois était mou; l'eau est rentrée et i' a brisé. (Pourquoi a-t-il été abandonné?) Parce qu'i' était trop vieux. I's l'ont laissé là et c'est toute. I's l'ont laissé sur le gazon ».

Cette vision misérabiliste de sa situation psychoaffective est maintenue devant ce paysage pourtant apaisant de nature. Le support identitaire est ce bateau mal en point, abandonné, laissé à lui-même. En faisant référence à l'âge (trop vieux») comme raison de l'abandon, Maxime peut laisser entendre que quand il était tout petit, il avait l'affection et l'attention souhaitées.

13B- « C'est un garçon. I' a 6 ans. On dirait qu'i' est p'tit. On dirait qu'i' est nus pieds. (Qu'est-ce qu'il ferait?) I' est assis sur un banc. (Comment il se sent?) I' a chaud parce qu'i' est au soleil. (Qu'est-ce qu'il arrive?) Ses parents voulaient partir en voyage. Lui, i' a dit non. Ses parents sont partis et i' est resté tout seul. (Finir?) I' appelle chez sa grand-mère et sa grand-mère va venir le garder ».

Ce sentiment d'avoir été abandonné par ses parents est également projeté sur ce garçon assis sur le seuil de la maison. Celui-ci, selon Maxime, aurait vu ses parents ne pas hésiter à partir en voyage, même s'il leur fallait prendre le risque de le laisser tout seul. Heureusement qu'il a pu compter sur une bonne maman de remplacement (la grand-mère).

19- « C'est une maison. C'est l'hiver. Pis là, y a une tempête de neige. Y avait plein de neige partout. Pis y en a qui étaient pris dehors. (Qu'est-ce qui va se passer?) I's ont froid. I's ont décidé de prendre une pelle et i's ont déneigé. (Finir?) I's ont tout déneigé la porte et i's ont rentré ».

Le garçon laisse voir dans cette allégorie tous les efforts qu'il doit déployer pour profiter d'un d'un milieu sécurisant et supportant quand il traverse des situations difficiles. C'est de peine et de misère, en effet, que le support identitaire (ceux « qui étaient pris dehors ») en viennent à pouvoir profiter d'un abri, d'un milieu protecteur, en pleine tempête de neige.

16- « Là, y a plein de personnes toute blanches. (Pourquoi elles sont blanches?) Parce qu'i' y a eu une tempête de neige et là, i's voyaient pus rien, les personnes, et là, i's veulent rentrer chez eux, mais i's voient pas leur maison. I's vont rester dehors jusqu'à la fin de l'hiver et ils vont peut-être mourir de faim. Ça s'peut que la neige fonde. (Finir?) Tout le monde va mourir de faim ».

Maxime persiste dans la métaphore : comme son support identitaire (« plein de personnes toute blanches »), il se sent perdu dans des conditions tempétueuses actuelles ; il voudrait plus que tout rentrer chez lui, retrouver les siens mais il n'y arrive pas, ne voyant même plus où ceux-ci peuvent être. Parviendra-t-il à se retrouver, à retrouver son vrai chez-soi au-delà du climat froid qui domine actuellement ? Il n'est pas certain de pouvoir y arriver ; il n'est pas certain de voir sa revendication affective (sa faim d'être aimé) être comblée éventuellement. Il est même porté à penser qu'il va mourir avant que cela puisse arriver.

Maxime est manifestement très déprimé. L'espoir d'être aidé est perceptible dans quelques allégories mais il alterne avec des pensées noires et le désespoir. Il faut agir de toute urgence. Ce garçon a un grand besoin d'être aidé.

Cas oedipien supplémentaire (commentaire d'ensemble)

Bruno (12 ans): L'analyse des productions données par Bruno dans les diverses épreuves projectives laisse voir que ce garçon fonctionne sur le plan affectif selon le mode qui est attendu chez un garçon de son âge. Il semble cependant aux prises avec la résurgence d'un conflit pas tout à fait résolu et qui aurait dû l'être bien davantage avant le début de la scolarité. Très attaché à sa mère et désireux d'occuper près d'elle la place du principal confident, voire même de l'amoureux véritable, Bruno a ardemment souhaité le départ du père de la maison, même sa mort. De nombreux indices qui laissent voir l'intensité de ce désir ou de ce souhait subsistent tant dans l'épreuve thématique que dans le jeu libre. La mort violente du père est mise en scène à quatre reprises, ce qui est un fait clinique tout à fait singulier. Dans l'ensemble des productions, la figure paternelle est pourtant présentée par Bruno de façon très positive : il donne des conseils à son fils, il est exigeant à son endroit mais pas déraisonnablement, il sait lui pardonner et surtout il est disponible pour le secourir quand c'est nécessaire. Abondent par ailleurs des productions qui ne peuvent être comprises que comme trahissant la présence d'un lourd sentiment de culpabilité chez les personnages qui représentent Bruno. L'hypothèse que nous retenons, c'est que ce garçon se sent coupable d'avoir souhaité pour son père des malheurs qu'il juge terribles. Il vit et se comporte comme si un châtiment impitoyable devait lui être administré pour avoir eu de tels désirs. Il s'imagine que tôt ou tard, ce châtiment va l'atteindre. Peut-être même pense-t-il qu'il vaut la peine de s'en appliquer un lui-même de manière à pouvoir s'en tirer de meilleure façon. Les difficultés éprouvées autour des tâches scolaires tant à l'école qu'à la maison attestent d'une interdiction de réussite qui, très exactement, vise à jouer ce rôle d'autopunition. Il n'est donc pas étonnant qu'il se désole ou même pleure devant un bulletin relativement satisfaisant : à ses yeux, cette réussite annonce ou même garantit en quelque sorte la venue d'un châtiment bien plus sévère qu'il estime être à la mesure de son « crime ». Dans le jeu libre, Bruno se profile derrière deux policiers corrompus qui font l'impossible pour s'emparer des trésors appartenant au père et à la mère. Ces mécréants

(présentés comme tels) vont réussir à tuer le père, mais ils ne survivront pas longtemps : ils seront abattus par le shérif et la mère pourra conserver les trésors qu'elle partageait avec le père et qui symbolisaient leur relation amoureuse, l'attachement qu'ils avaient l'un pour l'autre. Ce conflit interne est omniprésent dans les productions projectives du garçon. On peut facilement supposer qu'il mobilise chez celui-ci une énorme quantité d'énergie, ce qui le handicape drôlement là où il doit faire preuve de concentration et d'application.

Les enseignements à tirer de ces données

Comme l'analyse des productions de ces cas le laisse voir, les conditions de la dynamique affective sous-jacentes au recours excessif à l'agir varient grandement, d'un mode de fonctionnement à l'autre certes, mais également d'un sujet à l'autre quand ceux-ci campent dans la même zone développementale. Cette diversité ou cette idiosyncrasie fait apparaître l'absolue nécessité de se mettre à l'écoute de ce qui s'agite au plus profond du psychisme de l'enfant (et de l'adolescent). Une telle écoute, pour être efficace et rendre possible l'accès de l'enfant à la condition d'équilibre des sujets bien portants de son âge, implique nécessairement l'usage de la communication symbolique, seule voie possible pour attaquer à sa source ce qui fait problème chez lui. Cette communication est d'autant plus aisée pour l'enfant qu'elle constitue son mode privilégié d'expression, le jeu étant si naturel pour lui et ce, depuis la fin de sa deuxième année de vie. Le psychologue qui veut vraiment être efficace doit, de son côté, avoir la capacité de décoder les productions qui sont générées dans ce type de communication et également celle de les utiliser pour dialoguer avec cette partie du psychisme qui est bien au fait des « vraies affaires » mais qui hésite à en révéler l'existence et à en partager la reconnaissance avec quiconque. Le développement de ces deux capacités exige une formation particulière, qui ne saurait se limiter à quelques lectures ou à une pratique supervisée de quelques cas. Le coût en temps, en énergie et en argent de cette formation vaut la peine car la pratique ultérieure dans cette perspective de l'évaluation et de la psychothérapie devient tout aussi passionnante qu'efficace. La conscience de pouvoir influencer de façon positive et décisive sur le destin d'enfants en difficulté est une source inépuisable de valorisation et de motivation.

Y a-t-il véritablement une alternative pour celui qui veut être vraiment efficace dans son activité professionnelle visant le mieux-être de l'enfant et la mise en place de conditions « internes » favorisant la remise en route de son développement ou la relance de son élan maturatif ? Sincèrement, je ne le crois pas. Le psychologue en activité ou en formation ne peut en effet se satisfaire de l'inefficacité et de la superficialité d'une approche centrée sur les symptômes et sur la simple gestion de ceux-ci. On ne peut cerner la nature véritable de la problématique affective des sujets présentant des comportements tels le recours excessif à l'agir en utilisant des instruments d'évaluation basés sur l'observation externe (Achenbach, Connors, par exemple), que ceux-ci soient remplis ou non par toutes les personnes significatives de l'entourage de l'enfant. Même l'évaluation par le TEACH va renseigner tout au plus sur les conséquences du vécu affectif sur le plan de mobilisation des capacités d'intelligence ; elle sera aveugle et muette sur les conditions d'anxiété qui prévalent à l'interne et surtout sur leur source, niveau auquel la problématique peut se résoudre. On devine bien qu'on ne peut non plus arriver à lever à l'aide des amphétamines

le conflit de nature psychique qui tenaille ces garçons et filles excessivement portés sur l'agir. Dans leur bilan du recours aux amphétamines par les médecins américains pour le traitement du TDA/H, Gonon et ses collaborateurs (2010) insistent sur le fait que contrairement à la psychothérapie, la voie médicamenteuse ne contribue pas vraiment à abaisser les risques des enfants hyperactifs de devenir décrocheurs scolaires, délinquants ou toxicomanes. Selon les études les plus crédibles, ces risques s'établissent pour ces enfants entre 2 et 4 fois plus de chances comparativement aux enfants de la population générale.

Conclusion

Je conclus. La capacité d'écouter les enfants et les adolescents au plus profond de leur fonctionnement psychoaffectif est l'un des atouts les plus importants pour assurer une évaluation experte et une psychothérapie efficace, durablement efficace. Le développement de cette habileté doit absolument être préservé ; il doit rester à l'agenda de la formation professionnelle ; c'est là une réalité impérieuse. En tant qu'étudiants, vous devez apporter votre quote-part dans ce combat, qui ne connaîtra probablement pas de fin, de telle manière que ceux qui viendront se former à votre suite puissent avoir accès aux mêmes conditions que vous. Le fait est qu'en choisissant son orientation au niveau de la formation, on choisit le style de psychologie qu'on pratiquera une fois sa carrière lancée.

Je reviens en terminant sur l'évolution des positions du Dr Eisenberg. Dans la perspective que je viens de vous présenter, mieux vaut sans aucun doute possible l'orientation qui a fini par s'établir sur le tard dans l'esprit de ce pédopsychiatre que celle qui y avait prévalu jusque là. Une formation plus éclairée et mieux orientée aurait sans doute permis au Dr Eisenberg d'accéder plus tôt à un meilleur niveau d'efficacité et nous aurait évité collectivement de faire cette expérience désastreuse du recours si répandu aux amphétamines pour tenter de « traiter » nos enfants aux prises avec un conflit intense au niveau psychoaffectif.

Je vous remercie de votre attention.

Michel Bossé

Le 28 mars 2014.

Bibliographie

Bossé, M. (2003). *Initiation à la pratique psychothérapeutique auprès de l'enfant*, Montréal, Groupéditions.

Bossé, M. (2011). « *Pourquoi j'irais chez la psy, maman?...* », Montréal, Groupéditions.

Bossé, M. (2012). *Le mode de fonctionnement affectif de l'enfant : son analyse par le jeu spontané*, Montréal, Groupéditions.

Bossé, M. (2014). *L'analyse en tant que jeux des allégories produites au TAT : nouvelle méthode d'initiation à l'épreuve*, Montréal, Groupéditions (disponible en librairie en juillet 2014).

Gonon, F., Guilé, J.-M. & Cohen, D. (2010). « Le trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité : données récentes des neurosciences et de l'expérience nord-américaine », dans *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 58, pp. 273-281.